ANTIPRESSE

Observe • Analyse • Intervient

Au bal de la Régence

Occident, autodestruction

Nouvel ordre mondial, 2.0

La guerre selon Bernard Wicht

N° 356 | 25.9.2022

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Au bal de la Régence

LES SEMAINES SE SUIVENT ET SE RESSEMBLENT DANS LEUR CRAPOTEUSE CONFLUENCE VERS LE TRAGIGROTESQUE. COMMENT DÉCRIRE L'ESSENCE DE CE TOURBILLON SANS RECOURIR À LA LITTÉRATURE ET AU GRAND CINÉMA? AVEC SON FILM SUR LES FÊTES DE PHILIPPE D'ORLÉANS, LE REGRETTÉ BERTRAND TAVERNIER NOUS A LÉGUÉ UNE CLEF DE LECTURE.

PREMIÈRE PARTIE: BEN QUOI?

Venu enterrer la reine Elisabeth à Londres, le premier ministre canadien Justin Trudeau n'a pu s'empêcher de faire un bœuf en chantant du *Queen*, accoudé en t-shirt au piano, dans un hôtel plein de chefs d'Etat dûment endeuillés. Certains médias canadiens, même de ceux qui n'avaient rien trouvé à redire à sa dictature sanitaire, sont furibards. Se comporter ainsi au pied du cercueil de la Reine, ou pas loin...

L'adolescent quincagénaire, disent-ils, aurait pu se retenir, au moins en de telles circonstances. A quoi d'autres répondent: ben quoi, ça faisait dix jours qu'il était plongé dans les protocoles funéraires, le malheureux Justin avait bien le droit de décompresser un peu, non?

Cela rappelle les *parties* médiati-

sées de la noceuse Première ministre finnoise Sanna Marin, dont nous avons abondamment parlé (AP351, AP353). *J'ai bien le droit de m'amuser comme tout le monde* avait été sa ligne de défense, d'une noblesse racinienne.

Et cela rappelle encore, dans un registre un peu différent, les fêtes somptueuses à l'Elysée, au temps du Covid, où seul le personnel de service portait le masque pour bien marquer sa condition inférieure. Seul le populo risque de transmettre le coronavirus, l'élite est immunisée par nature, c'est bien connu.

D'Helsinki à Madrid et de Paris à Ottawa, la caste aux manettes éprouve un désir irrésistible de *s'éclater*. Ben quoi?

Ben, rien. Sinon que sous la direction de cette même caste une grippe s'est transformée en fléau totalitaire, qu'une tension géopolitique évitable s'est muée en boucherie façon 14-18, que l'Europe est passée de l'insouciance aux grelottements en moins de deux saisons et que la planète vacille au bord du conflit nucléaire. Mettre tout cela sur le compte de la seule Russie serait tout de même un peu excessif. En même temps, on ne sait pas à qui d'autre présenter la facture. Ces gens ne sont responsables de rien et donc coupables de rien, ils n'ont rien fait faux et ils n'assument rien. Ils planent trop haut pour s'intéresser à ces querelles. Ils sont les gardiens de l'Etat de droit, mais si d'aventure on leur agite sous le nez des principes de droit, ils s'assoient dessus. Comme l'a fait Mme von der Alien, l'eurodomina, quand la cour des comptes lui a réclamé ses échanges avec le patron d'une grande industrie de philtres & poisons (*pharmakeio* en grec ancien). Elle les a simplement envoyés promener, ces manants effrontés.

Puis Ursula est allée faire la ventriloque au nom de trois cents millions d'Européens en promettant de sacrifier toutes les ressources du continent à l'improbable victoire des armes ukrainiennes. Les futurs chômeurs qui vont se dandiner d'ici quelques mois devant la soupe populaire sont certainement enthousiastes à l'idée de sacrifier un peu de leur confort pour cette mission sacrée. De même, les Italiens, à qui la régente a clairement exposé les «outils» de représailles qui les attendent s'ils votent mal ce week-end. Eux au moins, les Italiens, ils auront compris de quoi les eurocrates parlent lorsqu'ils parlent de défendre les «valeurs européennes» quand ils envoient des armes en Ukraine. Ce n'est pas Bruxelles qui défend ses «valeurs» à Kiev, c'est l'inverse.

Des *valeurs* si chèrement défendues, cela se protège comme un coffre-fort de l'UBS à Zurich. C'est pourquoi, l'autre jour, le parlement suisse s'est dépêché de valider la commande ferme chez Lockheed-Martin de 36 avions F-35 pour six milliards de francs. Certes, une initiative populaire a été déposée afin de questionner démocratiquement cet engagement financier et stratégique colossal, mais pour une

fois la classe politique est sortie de sa proverbiale somnolence et a pris de court les sceptiques. «La guerre est de retour en Europe, nous ne devons pas rater le coche», trompette un génie militaire de l'UDC, parti qui se disait souverainiste. Des fois que les missiles hypersoniques bouderaient nos monts et nos vallées jadis neutres!

La formule, il est vrai, fait mouche. A la réflexion, elle est tout simplement fulgurante. Un peu comme:

> *Voilà l'orage électrique, n'oublions pas de lancer notre cerf-volant!*

Ou encore:

> *Tiens-moi donc cette bière pendant que je descends chatouiller l'ours dans la fosse...*

Non, tout compte fait, les analogies pâlissent. Répétons à haute voix:

> *La guerre est de retour en Europe, nous ne devons pas rater le coche.*

A la deuxième répétition, vous vous dites que des gens qui profèrent de telles idioties ne peuvent être que dérangés. Deux siècles d'humanisme antiguerre, de Dunant, de Croix Rouge, de Nobel, pour aboutir à *ça!* Puis vous vous reprenez: ce sont tout de même des élus suisses, modestes, prudents, aussi fonctionnels et neutres que le gris Ikea... Le problème doit être dans votre tête.

Jusqu'à ce que vous entendiez, dans la même semaine où l'on aura promis ces six milliards aux Américains *afin de ne pas rater le coche de la guerre*, une membre du gouvernement fédéral vous expliquer que pour faire des économies, il vous faudra vous doucher à deux. Sans préciser avec qui: vos neveux, votre voisin de palier, tout de même pas votre grand-mère? Sans indiquer l'incidence énergétique non plus, d'une mesure aussi novatrice. Ce doit être l'équivalent, à vue de nez, d'une génératrice thermoélectrique individuelle alimentée par les flatulences postprandiales ou d'une éolienne «descente de lit» mue par vos seuls ronflements. Et quand vous pensez que cette sainte-midouche contrôle les départements *de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication* du pays qui passe pour l'un des mieux gérés au monde, les derniers restes de continence vous abandonnent. Vous vous sentez envahi, comme dans l'*Ulysse* de Joyce, d'un flux de conscience irrésistible et angoissant:

> *Ces gens sont dingues, décérébrés à la louche à sorbet, tétanisés de panique, au mieux égarés...*

Et c'est encore l'option rassurante. D'aucuns n'excluent pas la haute malice sous couvert de basse sottise. La majorité, elle, ne voit rien, ne pense à rien, pas plus que les filles de l'ogre dans la fable du Petit Poucet ne se demandent de quoi les nourrit leur gentil papa. Nos autorités sont *nos* autorités, nos élus sont *nos* élus, nos administrations sont *nos* administrations, or *nous sommes nous*, raisonnables, concrets et pacifiques, donc... Il y a eu quelque part un décrochage causal, une rupture de

cette vieille osmose, et la majorité ne l'a pas captée. Personne ne l'a captée, même au temps des plus perverses absurdités covidiennes, à l'exception de ceux qui ne doivent rien au *système* ou qui ont été arbitrairement persécutés par lui. Eux captent cinq sur cinq, et ils tremblent. Les autres, même quand ils sentent que ça cloche, que peuvent-ils faire? Ils sont arrimés à cette nomenklatura dysfonctionnelle comme le client du parapente biplace à son moniteur terrassé par une crise cardiaque en plein vol. Que peut-il faire, sinon s'accrocher au macchabée qui tient encore les rênes de la voilure?

DEUXIÈME PARTIE: CARPE DIEM!

Il n'y a plus de science politique qui puisse rendre compte de ces phénomènes. Nous entrons dans un territoire métaphysique où seule l'allégorie fonctionne. Or la littérature et le grand cinéma, arts divinatoires par excellence, ont anticipé toutes les situations extrêmes de la condition humaine, il y avait donc assurément quelque part un script pour celle-ci. Je l'ai retrouvé en suivant des associations olfactives peu flatteuses.

Que la fête commence! de Bertrand Tavernier est une fresque des enfances de Louis XV, quand la régence était assurée, et un peu usurpée, par son oncle Philippe d'Orléans. Orléans (Philippe Noiret) est un grand débauché et un prince plutôt débonnaire. Son âme damnée, l'abbé Dubois (Jean Rochefort), c'est tout le contraire. Sec comme un huissier, méchant comme la gale. Au bout des provinces, dans la Bretagne, le marquis de Pontcallec (Jean-Pierre Marielle) en a assez de payer toujours plus d'impôts pour financer toujours plus de dépravation. Il fomente un complot pour renverser le régent avec l'aide des Espagnols et instaurer une république de nobles bretons. Pontcallec est intègre, naïf et plutôt allumé. Il fait penser à un «complotiste» de l'ère internet. Son rêve de sédition ne fait de mal à personne, mais Dubois veut sa tête, contre le droit, contre la coutume et pour faire plaisir aux Anglais, ses alliés. Car Dubois se voit archevêque et pour cela il lui faut de l'argent, or l'argent, comme il dit, est protestant. Il est à Londres et Amsterdam…

Le régent n'aime pas faire couler le sang. Il aime bien aussi respecter l'ordre et la loi (car à rebours de la propagande révolutionnaire, le pouvoir royal sous l'ancien régime était bridé par mille lois et coutumes). *Mais, Monseigneur: qui veut la fin veut les moyens!* Les largesses d'Orléans n'existeraient pas sans les bassesses de Dubois. Au passage, l'autorité de l'Etat tombe en quenouille et le royaume, son peuple et même la nature entrent en décomposition, comme pour préparer l'humus de la Révolution qui éclatera 70 ans plus tard. Orléans n'a pas l'étoffe d'y faire barrage. Il aimerait bien, mais peut-être demain. D'ailleurs ce n'est pas son affaire. Il n'est que régent: son pouvoir, tôt ou tard, lui sera confisqué. Il n'a personne à qui le léguer. Il trône en dilettante et s'ennuie à mourir. D'ailleurs, une

idée fixe le tourmente: l'impression que ses membres sont en train de pourrir. Le prince se divertit comme il peut, de bal grimé en partie fine, pendant que le cynique abbé transforme l'Etat légué par Louis XIV en agence privée.

Revoir ce film aujourd'hui est un choc. Bertrand Tavernier a tourné une fable qui semble taillée sur mesure pour notre temps. Elle nous révèle une étonnante analogie: nous sommes gouvernés par des régents, des gestionnaires de passage qui n'ont rien à conserver, rien à transmettre, mais tout à accaparer. Ce sont d'ailleurs souvent des gens sans progéniture. Ils sont étrangers à leur propre décorum. Ils ne savent pas quand on peut chanter *Bohemian Rhapsody* et quand c'est proscrit, tant par la raison d'Etat que par le bon goût. Ils ignorent qu'au poste qu'ils occupent, la réponse «ben quoi?» est tout simplement impossible. Ils ne savent même pas ce qu'est l'Etat. Autour d'eux, des cyniques et des manipulateurs le savent, eux, mais ils utilisent leur lucidité pour détourner l'Etat, le discréditer et le disloquer. Derrière chaque Justin Trudeau, derrière ses caprices pubères et ses blagues costumées, veille un abbé Dubois chargé de compenser l'incurie par la terreur. Les camionneurs québécois en savent quelque chose. De même, les éborgnés en gilet jaune à qui il reste encore un œil pour contempler les fastes macroniens.

Que la fête commence décrit l'aliénation d'une caste à l'égard de la masse humaine dont pourtant elle vit. Plus en profondeur, il illustre le drame de l'illégitimité, qui est au cœur de l'ingouvernance actuelle. Relier, même de très loin, la dictature exercée par Mme von der Alien dans l'UE avec l'expression d'une quelconque volonté populaire, serait plus difficile que de faire se toucher deux flèches en plein vol.

Or le pouvoir illégitime ne s'ancre jamais dans la durée ni dans l'oubli de soi. Il vit l'instant sachant que le jour suivant il pourrait se balancer au bout d'une corde. Jouissons donc de ce qui nous passe sous la main, et vite! Aucune pensée n'est possible dans un organisme haletant à la cadence du hamster.

Que la fête commence, donc! Mais, comme le dit le proverbe balkanique, nulle chandelle n'a brûlé plus loin que l'aube.

ENFUMAGES par Eric Werner

L'Occident en guerre, ou la destruction par ses propres efforts

Poutine recule, Poutine cède du terrain, Poutine proclame la mobilisation! Est-ce l'annonce de l'effondrement prochain de la Russie, ou l'indice que notre manière de voir est complètement faussée? La relecture de Clausewitz nous fournit un début de réponse.

On ne comprend bien sûr rien à ce qui se passe à l'heure actuelle en Ukraine si l'on part de l'idée que cette guerre est une guerre entre la Russie et l'Ukraine. Comme l'a bien montré Slobodan Despot la semaine dernière(1), cette guerre n'est pas une guerre entre la Russie et l'Ukraine, mais entre la Russie et les États-Unis.

En outre, cette guerre ne remonte pas à février 2022, mais à l'année 2014, avec la prise de contrôle par les Américains du régime ukrainien, à la suite d'un coup d'État organisé par la CIA. Les Américains considèrent l'Ukraine comme une base avancée de leur dispositif en Europe de l'Est, dispositif essentiellement dirigé contre la Russie. Pour eux — ils le disent d'ailleurs ouvertement —, la Russie n'a pas sa place dans le concert actuel des nations. Elle est donc appelée à disparaître. Comme ils ne peuvent pas utiliser l'arme nucléaire, sans quoi ils disparaîtraient eux-mêmes de la carte

(mais peut-être l'utiliseront-ils un jour quand même), ils procèdent par étapes. L'Ukraine n'est d'ailleurs pas le seul front qu'ils aient ouvert, mais c'en est un quand même important.

POUR QUI JOUE LE TEMPS?

La Russie est donc entrée dans cette guerre, quoi qu'on puisse en dire dans nos médias, pour des motifs de défense. D'une part, elle défend sa frontière, d'autre part elle défend les populations russophones vivant dans la partie orientale de l'Ukraine, populations que le régime proaméricain aujourd'hui en place à Kiev a décidé de «dérussifier». À partir de là, on comprend mieux ce qui se passe aujourd'hui en Ukraine (respectivement ne se passe pas). Quand on ne fait que se défendre, on ne cherche pas par exemple à mener des guerres éclair. L'essentiel est plutôt de gagner du temps, de faire traîner les choses en longueur. Tout au long de leur histoire, les Russes ont acquis un certain savoir-faire en la matière. Au besoin, ils cèdent du terrain, car céder du terrain, c'est aussi gagner du temps. Ils gagnent donc du temps, mais leurs adversaires en perdent. «Toute perte de temps est un désavantage et doit affaiblir en quelque façon le parti qui le subit», écrit Clausewitz.

Bref, c'est notre manière de voir qui est en cause. Même si ce qui se trouve sous notre nez nous crève les yeux, nous ne pouvons pas le voir si notre *manière de voir* nous aveugle (autrement dit, notre configuration mentale, nos préjugés, les œillères artificiellement produites en nous par la propagande de masse): à plus forte raison encore le comprendre. Car, tout simplement, cela n'a pas de sens: par exemple, le récent recul de la Russie dans le Donbass.

Clausewitz encore: «Toute avance au cours de l'attaque stratégique affaiblit celui qui la lance». Une bonne illustration de cette vérité nous est fournie par l'état actuel de l'économie occidentale, aujourd'hui entièrement mobilisée par la guerre en Ukraine. Ce sont les Européens surtout qui souffrent. Là encore, on pense au précédent napoléonien. Une bonne moitié des 500 000 hommes qui franchirent le Niémen en juin 1812 n'étaient pas français, mais allemands, suisses, italiens, polonais, etc. C'est toute l'Europe, à l'époque, qui avait été mobilisée pour servir les desseins du conquérant Napoléon. De la même manière, aujourd'hui, c'est toute l'Europe qui est appelée à se serrer la ceinture pour servir les desseins conjoints de la CIA, du Département d'État et du complexe militaro-industriel américain. *That's an order! — Yes Sir!* Un certain nombre de princes-esclaves sont également à l'œuvre: non plus, comme autrefois, le roi de Naples, de Pologne ou de Bavière, mais une belle brochette, quand même, d'idiots utiles, d'individus corrompus, voire de vrais criminels.

Cela étant, comme le dit Clausewitz, «toute avance au cours de l'attaque stratégique affaiblit celui qui la lance». Les Américains ont encore cette ressource de pouvoir faire fonctionner la planche à billets. C'est ce qu'ils font

depuis Nixon, et aujourd'hui encore ils continuent à le faire. Mais les Européens n'ont pas cette ressource. Car le dollar est une chose, l'euro une autre. C'est bête! Les Européens en sont donc réduits à racler les fonds de tiroirs. Mais même en raclant bien, ils ne trouvent plus grand-chose. On dit qu'un tiers des ménages britanniques pourraient tomber prochainement dans la pauvreté(2). Le problème, dès lors, se déplace. S'il est légitime de se demander combien de temps encore les Américains pourront continuer à faire fonctionner la planche à billets, de même on peut se demander combien de temps encore les Européens accepteront de se laisser ainsi rançonner, piller et esclavagiser par l'État profond américain. Jusqu'ici, au moins, ils se sont montrés d'une grande docilité. Mais il y a des limites à tout: même à l'extrême docilité. La ministre allemande des Affaires étrangères, une jusqu'au-boutiste proaméricaine, a dit que ce que pensaient les électeurs allemands de l'implication de son pays en Ukraine lui était «égal». On va voir ce qui se passera cet automne lorsque les gens descendront dans la rue pour réclamer la fin de cette guerre.

Car il est *là*, le problème. Les procédures en matière de maintien de l'ordre sont aujourd'hui très standardisées. LBD, flash-balls, le cas échéant tirs à balles réelles: les Européens ont désormais l'habitude de ces choses. La planche à billets est ici remplacée par la répression policière.

ENLISEMENT? MAIS DE QUI?

Les personnels qui parlent de la guerre en Ukraine dans les médias officiels et à plus forte raison encore leurs donneurs d'ordre n'ont bien sûr jamais lu Clausewitz. Ils pensent donc que les Russes sont en train de s'enliser, alors que c'est le contraire exactement qui est vrai: ce sont les Occidentaux qui s'enlisent. Mais pour la raison relevée plus haut, ils ne peuvent pas le voir. C'est très dommage pour eux, car il est toujours mieux quand on fait la guerre de comprendre ce qui se passe que le contraire. Les Russes, eux, n'ont peut-être pas lu Clausewitz, mais ils n'ont pas besoin de l'avoir lu pour comprendre ce qui se passe. Car quand Clausewitz dit que toute perte de temps pour l'assaillant affaiblit l'assaillant, il ne fait que tirer la leçon de l'échec de l'empereur Napoléon en 1812, lorsque celui-ci avait voulu envahir la Russie et que sur les 500 000 hommes qui avaient franchi le Niémen, 120 000 seulement combattirent à Borodino et moins encore atteignirent Moscou. Je cite ici les chiffres de Clausewitz.

Or, rappelons-le, cet échec n'a pas seulement empêché Napoléon de conquérir la Russie, il a été pour lui le début de la fin. Deux ans à peine plus tard, les Cosaques faisaient boire leurs chevaux dans la fontaine de la Concorde à Paris. Je ne dis pas que c'est ainsi que les choses se termineront un jour pour les Occidentaux, mais s'ils ne veulent pas qu'elles se terminent ainsi, ils auraient intérêt à réviser leur manière de voir. C'est juste un conseil. Je résume à

leur intention le passage du livre de Clausewitz où celui-ci traite de la contre-offensive. Quand le défenseur adopte la stratégie qu'on vient de dire, celle consistant à échanger du temps contre de l'espace, occasionnellement, quand même, il lui arrive de lancer une contre-offensive, dit Clausewitz. La défense n'est jamais pure endurance, pure passivité, elle inclut toujours en son concept l'idée de *rétorsion*. On a pu le vérifier en février 2022. Cela ne signifie pas que les Russes sont devenus eux-mêmes des assaillants. La guerre qu'ils mènent continue à revêtir la forme défensive. Mais comme le dit encore Clausewitz, «il ne faut pas distinguer la contre-attaque de la défense». La contre-attaque est un élément nécessaire de la défense.

JAMAIS MIEUX SERVI QUE PAR SOI-MÊME

Bref, on est dans une guerre d'usure. Revenant encore sur l'épisode de 1812, Clausewitz relève: «Aucun autre exemple n'a peut-être montré aussi clairement comment l'assaillant peut être conduit à la destruction par ses propres efforts». Clausewitz parle ici de Napoléon, mais ce qu'il dit de Napoléon est aisément applicable aux Occidentaux d'aujourd'hui. Car, dans leur folie, les Occidentaux sont eux aussi en train de se détruire eux-mêmes par leurs propres efforts. Mais ils ne le découvriront qu'a posteriori. Pour le moment encore ils avancent (sanctions, assassinats ciblés, terrorisme, populations prises en otage, désinformation en continu, etc.). Mais si l'on poursuit le parallèle avec l'épisode napoléonien, forcément, à un moment donné, ils atteindront le «point culminant». Qu'est-ce que le point culminant? C'est le point extrême de l'avance, celui où l'assaillant cesse d'avancer pour commencer à reculer. En 1812, cela s'appela la retraite de Russie. L'épisode de la Bérésina est encore dans toutes les mémoires.

On est aujourd'hui à la veille de l'hiver, personne ne sait trop comment l'Europe passera l'hiver. «Dès que le point culminant est atteint, comme c'est inévitable, quand ce ne serait que par l'influence globale des pertes générales auxquelles s'est exposé l'assaillant, c'est au défenseur de prendre l'initiative et à forcer la décision; l'avantage de l'attente de l'ennemi doit alors être considéré comme entièrement épuisé.» Le début de la fin pourrait désormais survenir très vite.

- Illustration: retraite de la Grande Armée près du village de Smarhon, 3 décembre 1812.

NOTES

1. Slobodan Despot: «La guerre d'Ukraine révèle son vrai visage», AP355 | 18/09/2022
2. *Courrier international*, No 1662 du 8 au 14 septembre 2022, p. 36.

LECTURE SUGGÉRÉE

- Clausewitz, *De la guerre*, Livre VI, chapitre 8 («Méthodes de résistance»).

PASSAGER CLANDESTIN: Robert Habel

Le nouvel ordre (russe) du monde

LE CONFLIT EN UKRAINE N'A PAS COMMENCÉ LE 24 FÉVRIER DERNIER, DATE DE L'INTERVENTION RUSSE, MAIS IL Y A DÉJÀ HUIT ANS, LORS DU RENVERSEMENT DU PRÉSIDENT DÉMOCRATIQUEMENT ÉLU, VIKTOR IANOUKOVYTCH, PAR UNE INSURRECTION SOUTENUE ET PORTÉE À BOUT DE BRAS PAR LES ÉTATS-UNIS ET LEURS ALLIÉS EUROPÉENS. LA FIN DU CONFLIT SE RAPPROCHE PEU À PEU, LAISSANT APPARAÎTRE UN MONDE QUI SERA ANIMÉ PAR LA NOUVELLE PUISSANCE DE LA RUSSIE.

C'est une intervention qui aura tout chamboulé et tout détruit: le monde né après l'effondrement de l'Union soviétique, en décembre 1991, n'existe plus et n'existera plus jamais. Il a brutalement volé en éclats et c'est un nouveau monde qui s'esquisse sous nos yeux, jour après jour, au fil de l'avancée lente, mais inexorable de l'armée russe en Ukraine et, surtout, de l'échec historique, tout à la fois politique, militaire et économique, des États-Unis et de leurs alliés européens, c'est-à-dire de l'OTAN. Pire qu'un échec, en fait, une impasse, une fin de règne. L'Occident s'est autodéchiré et même carrément suicidé en quelques mois avec, du côté américain et européen, une explosion de haine jamais vue contre la Russie — contre ses ressortissants, son histoire, son économie, sa culture — tandis que le reste du monde — Chine, Inde, Asie, Amérique latine, Afrique — assistait à cet affrontement fratricide avec une espèce d'attentisme goguenard et de fausse neutralité qui ne camouflait guère sa sympathie et sa solidarité avec la Russie.

A quoi ressemblera le nouvel ordre du monde? Il ne sera plus américain, il ne sera pas encore chinois, mais il sera porté et inspiré par la Russie. Il sera multipolaire en fait, moins régenté et plus fluide que le monde qui s'achève, soumis depuis l'effondrement de l'Union soviétique en décembre 1991 à ce que Hubert Védrine avait appelé «l'hyperpuissance américaine».

En intervenant militairement en Ukraine, à la stupéfaction du monde entier qui avait cru jusqu'au bout qu'il ne franchirait pas le Rubicon, le président russe Vladimir Poutine a tranché le nœud gordien dans lequel les Occidentaux avaient cru l'enfermer.

À l'abri, croyait-il, de ses puissants parrains, le régime de Kiev avait choisi d'incarner une hostilité venimeuse et frontale envers la Russie: il était devenu le frère ennemi qui voulait rejoindre l'OTAN et qui opprimait en outre, comme pour preuve de sa loyauté et de son dévouement envers ses nouveaux maîtres occidentaux, sa propre population russe dans le Donbass. Le président ukrainien avait promulgué un décret, le 24 mars 2021, prévoyant la reconquête par la force des provinces de Lougansk et de Donetsk. Il avait aussi fait savoir en février dernier, lors de la conférence de Munich sur la sécurité, qu'il n'excluait pas d'acquérir la bombe atomique. Une menace qui aurait dû faire frémir le monde entier, comme la bombe iranienne ou la bombe nord-coréenne, mais qui ne suscita curieusement aucune réaction, aucune interrogation, aucune réserve, aucune mise en garde de la part des Occidentaux.

«QUI EST L'AGRESSEUR? CELUI QUI N'ATTAQUE PAS!»

Les États-Unis et leurs alliés européens avaient-ils oublié que si la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, selon la célèbre formule de Clausewitz, elle peut être aussi la continuation de la guerre, en l'occurrence celle qui n'avait cessé de faire rage en Ukraine depuis huit ans, faisant plus de 15 000 victimes essentiellement parmi la population civile du Donbass? Avaient-ils oublié ce que disait le philosophe et historien René Girard, l'inventeur de la «rivalité mimétique», dans un livre consacré au risque d'une guerre nucléaire, *Achever Clausewitz*, paru il y a une quinzaine d'années? «Il est toujours difficile de savoir qui attaque le premier, disait René Girard, d'une certaine manière c'est toujours celui qui n'attaque pas!» En parlant sans cesse depuis le 24 février de «l'agression russe», avec une espèce de trépignation autosatisfaite et vengeresse, comme la preuve imparable de leur bon droit et de leur vertu, les Occidentaux s'efforcent avant tout d'esquiver le débat sur les origines de «l'opération spéciale» de la Russie qui n'aura été que la dernière séquence d'un conflit ininterrompu.

Quoi qu'il en soit, à mesure que «le brouillard de la guerre se dissipe», comme disait Clausewitz (encore lui), c'est désormais le paysage post-Ukraine qui se dévoile. Les Occidentaux n'ont cessé dès le premier jour d'annoncer des succès ukrainiens qui ne sont jamais venus et qui ne viendront jamais, comme des enfants qui se répètent des histoires et qui finissent par y croire, et ils n'ont cessé de censurer et d'occulter la progression de l'armée russe, le top du top du déni ayant été atteint par le «Figaro» qui parlait de la victoire russe à Marioupol en mettant le mot victoire entre guillemets.

LA GUERRE SANS LA FAIRE

Désinformation, illusion… Annoncée à cor et à cri par les médias occidentaux depuis des mois, la fameuse contre-offensive ukrainienne s'est finalement produite il y a trois semaines dans la région de Kherson, mais elle est mort-née (avec plus de 2000 soldats ukrainiens et mercenaires tués). Aucune

avancée, aucun danger! Une semaine plus tard, une attaque surprise, plus à l'est, a pourtant permis à l'armée ukrainienne de regagner deux villes, Izioum et Koupiansk, dans la région de Kharkiv, mettant à mal pour la première fois l'image d'invincibilité de l'armée russe. Mais cette percée, très limitée, s'est faite au prix de très lourdes pertes (plus de 10 000 soldats ukrainiens et mercenaires tués) et, surtout, elle n'est pas parvenue à impulser le moindre élan ni la moindre dynamique sur le reste du front. En réalité c'est l'armée russe qui continue de tenir le terrain et de progresser «calmement, tranquillement», comme disait Vladimir Poutine en mai dernier, comme ce rouleau compresseur qu'elle a toujours été.

Répondant,vendredi 16 septembre, aux questions des médias sur cet unique succès ukrainien, à la fin du sommet de l'Organisation de coopération de Shanghaï à Samarcande, en Ouzbékistan, Vladimir Poutine a d'ailleurs manifesté une extrême sérénité, à la limite de l'arrogance ou de l'indifférence. «Les autorités de Kiev ont annoncé avoir commencé une contre-offensive active. Eh bien, on va voir comment elle va se terminer!» Le président russe, en tout cas, n'a curieusement pas renforcé les opérations militaires, épargnant toujours les infrastructures essentielles (aéroports, gares, voies de communication, industries). Mais le président russe pourra-t-il continuer longtemps cette espèce de drôle de guerre, cette guerre sans la faire? Pourra-t-il continuer d'assister passivement, sans réagir sérieusement, au déversement massif d'armes modernes au régime de Kiev par les pays occidentaux?(1)

LA RUSSIE AVANT LES ÉTATS-UNIS ET LA CHINE

Tolstoï parlait de la vie qui suit son cours normal et sa logique, au-delà des rythmes de «la guerre et la paix», et c'est cette vie normale, à l'échelle planétaire, qui cherche désormais son point d'équilibre. Hubert Védrine expose dans un gros livre qui vient de paraître, *Une vision du monde* (Bouquins), ses analyses sur l'évolution du monde depuis une trentaine d'années. Il y a dix ans encore, il portait un jugement très négatif sur la Russie, à laquelle il promettait un avenir de pauvreté économique et de quasi-insignifiance politique. Mais il a fait volte-face, il y a trois ou quatre ans, impressionné par la dynamique russe qu'il n'avait pas vue venir.

Hubert Védrine disait autrefois un peu platement que la Russie avait sans doute le *hard power* (l'armée, la force, les missiles, l'arme nucléaire, bref toute cette puissance à l'ancienne devenue de plus en plus suspecte), mais qu'elle n'avait pas le *soft power* (la culture, le pouvoir de séduction, Hollywood, les bons sentiments, les grandes marques comme Coca-Cola ou Apple) et qu'elle était donc condamnée à une sorte d'effacement inéluctable. Le conflit en Ukraine vient de remettre au premier plan le *hard power*, c'est-à-dire la détermination, la force mentale, l'instinct de vie... Il a montré aussi que l'économie russe, adossée sur ses richesses naturelles phénoménales (pétrole, gaz) et sur l'excellence de sa formation scien-

tifique et culturelle, n'était pas fragile et négligeable, mais très puissante et redoutable. Autant d'atouts qui plaident aujourd'hui pour la Russie et pour elle seule, les États-Unis et la Chine se retrouvant pour l'instant dans d'autres séquences historiques, d'autres nécessités, d'autres réalités politiques et psychologiques qui les limitent.

Car si le monde qui s'ouvre navigue encore à vue, l'essentiel est dit d'ores et déjà. Les États-Unis sont arrivés au terme de leur rôle historique: après avoir sauvé l'Europe lors des deux guerres mondiales, puis lors de la guerre froide, ils accumulent les échecs (Syrie, Afghanistan, Iran) jusqu'à leur échec historique en Ukraine… Ils tournent aussi en rond, culturellement et socialement, répétant leurs nouvelles valeurs qui sont surtout des valeurs de division: idéologie LGBT, racialisme, wokisme… Ils n'ont plus rien qui fasse rêver, plus rien qui fasse vibrer les intelligences et les cœurs! Une puissance morte, comme Gogol parlait des âmes mortes!

L'ÉTERNELLE PRUDENCE DE LA CHINE

La Chine, quant à elle, a beau être devenue en trente ans la deuxième puissance économique du monde, elle reste timorée et largement paralysée par la mémoire toujours à vif du siècle des humiliations, ce terrible XIXe siècle où elle fut dépecée et asservie par les Occidentaux. Elle a fait voler des dizaines d'avions militaires dans le ciel proche de Taïwan, au mois d'août, pour protester contre la visite de Nancy Pelosi dans l'île, mais cette prétendue démonstration de force résonnait plutôt comme un signe de rage et un aveu d'impuissance.

Sorti pour la première fois de son pays depuis la pandémie du Covid pour participer au sommet de l'Organisation de Shanghaï, les 15 et 16 septembre en Ouzbékistan, le président chinois Xi Jinping a voulu afficher son soutien à Vladimir Poutine avec qui il a eu un long et chaleureux entretien. Il est fermement et résolument aux côtés de la Russie, mais il l'exprime à sa manière, en restant un peu en retrait, en surplomb. Car la Chine reste prudente, terriblement prudente, angoissée à l'idée de perdre sur un coup de dés tout ce qu'elle a regagné depuis le règne de Mao. Un dissident chinois disait il y a quatre ou cinq ans que la Chine était un pays trop vaste physiquement, trop immense et insaisissable, et qu'il faudrait commencer par la fractionner en plusieurs pays, en plusieurs Chines. Comme ce fut le cas de l'Union soviétique après l'effondrement du régime communiste en décembre 1991… Mais le président chinois Xi Jinping n'est pas Gorbatchev!

- Robert Habel est journaliste à Genève, reporter et spécialiste en relations internationales. (Illustration: Vladimir Poutine avec le vice-président de l'Académie russe des sciences, Nikolaï Makarov, en visite au musée d'archéologie du monastère de Tchoud, 2020.)

NOTE

1. Ce texte nous a été transmis avant la mobilisation partielle décrétée par Vladimir Poutine (note de la rédaction).

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Guerre dans la guerre

QUE NOUS APPREND L'UKRAINE SUR LA GUERRE QUI VIENT? FIN 2021, BERNARD WICHT PUBLIAIT *VERS L'AUTODÉFENSE: LE DÉFI DES GUERRES INTERNES*. SA RÉFLEXION RESTE D'UNE BRÛLANTE ACTUALITÉ MALGRÉ LE GRAND RETOUR — APPARENT — DES CONFLITS «INTERÉTATIQUES». NOUS LUI AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS AFIN DE MIEUX COMPRENDRE LES NOUVELLES LIGNES DE FRONT.

Dans la recension qu'il avait consacrée au livre de Bernard Wicht(1), Éric Werner souligne l'aspect le plus inquiétant de la guerre au XXIe siècle: son irruption dans l'espace *interne* des sociétés, sa transformation en une guerre de «tous contre tous» sans limites et sans règles. Historien et stratège, Wicht «ne se contente pas de décrire les transformations en question, mais les met en lien avec l'évolution d'ensemble de nos sociétés, en montrant qu'elles sont la conséquence de bouleversements survenus plus en profondeur».

Ces *bouleversements en profondeur*, nous en sommes désormais les témoins directs, au jour le jour. Depuis la parution de ce livre, des événements d'ampleur tectonique se sont produits. Il nous a paru utile de faire un point sur l'esprit et les modalités de l'autodéfense à l'heure du retour de la guerre «conventionnelle» entre forces armées. Cet entretien a été mené par Laurent Schang et Slobodan Despot.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR, PAR BERNARD WICHT

Avant de démarrer cet entretien sur les premières leçons de la guerre en Ukraine pour l'Europe, il est nécessaire de spécifier que

l'observateur indépendant ne peut pas se baser sur les déclarations et affirmations des protagonistes (pour mémoire, l'Ukraine, la Russie, les États-Unis, le Royaume-Uni, l'OTAN). Pour le dire avec les mots d'un détective-enquêteur en matière criminelle, «dans cette affaire, tout le monde ment». Celui-ci ne peut donc se fier aux allégations des témoins et doit se reposer sur sa propre expérience du crime, sa connaissance de la psychologie humaine ainsi que le sens commun pour s'efforcer de reconstituer le déroulement des événements et, finalement, mettre au jour le mécanisme de la scène de crime. S'agissant de la guerre en Ukraine, il ne s'agit pas tant de la seule psychologie humaine que de la compréhension de la guerre et de ses ressorts profonds. Car, comme toute activité collective, celle-ci est dépendante des propriétés essentielles de la société qui la sous-tend.

En l'occurrence, et pour faire court, à fin 2021 l'Ukraine est un État défaillant qui n'est absolument pas prêt à affronter une offensive russe, ni du point de vue de la discipline, de l'instruction et de l'équipement militaires, ni de l'encadrement compétent apte à conduire manœuvre et stratégie. Dans ces conditions, essayer ensuite de faire croire à un sursaut, à une résistance efficace (sortie de terre) est aussi peu pertinent que d'imaginer un club de troisième ligue se qualifier, en l'espace d'une nuit, pour le Mondial de football. Cette vaste tentative de désinformation se poursuit à l'heure actuelle: les forces ukrainiennes seraient en pleine contre-offensive et l'armée russe en pleine retraite. Pour reprendre la métaphore du détective-enquêteur, le sens commun commande de ne pas se laisser abuser: au mois de mai, de hauts responsables du gouvernement ukrainien admettent que leurs troupes subissent des pertes effroyables face à la puissance de feu russe (environ 1 000 tués et blessés par jour). Encore une fois, après de tels aveux, prétendre à une contre-offensive victorieuse équivaut à une déclaration de Napoléon affirmant, après sa défaite de Waterloo, s'être néanmoins emparé de Bruxelles (l'objectif qu'il n'a pu atteindre précisément à cause de son échec sur la «morne plaine»). En conséquence, c'est dans les habits du détective-enquêteur que je vais essayer maintenant de répondre aux questions qui suivent.

QUELLE EST LA PERTINENCE DE VOTRE ÉTUDE SUR L'AUTODÉFENSE ALORS QUE LA GUERRE FAIT RAGE À NOS PORTES?

Comme son titre l'indique, mon dernier opuscule se consacre à l'autodéfense que j'envisage comme «le» concept opérationnel en lieu et place de celui de «défense nationale» devenu obsolète avec le déclin de l'État-nation (marqué notamment par le retour concomitant et exponentiel du mercenariat). C'est pourquoi, lorsque la guerre éclate en Ukraine, je pense alors que mon étude est, elle aussi, devenue *ipso facto* obsolète. Car l'attaque russe semble indiquer le grand retour

de la guerre conventionnelle entre États et celui des armées régulières. Mon hypothèse de travail basée sur des menaces de type «guerre civile moléculaire» avec une prédominance d'acteurs non étatiques de type narcogangs, narcoterroristes et islamo-djihadistes semble donc compromise. Comme me le dit mon ami Laurent Schang au soir du 24 février, «cette fois c'en est fini de la guerre 2.0» (en référence aux défis infraguerriers).

LES ÉTATS D'EUROPE OCCIDENTALE SONT-ILS ENCORE CAPABLES DE *FAIRE LA GUERRE*?

Puis, après quelques jours, cette première impression s'estompe lorsqu'il apparaît que, hormis quelques bataillons épars, l'OTAN n'a plus de puissance militaire effective, que l'armée allemande est en état de déliquescence avancée, que l'armée française (certes encore très opérationnelle) ne dispose que pour 7 jours de munitions en cas d'affrontement de haute intensité et que le reste est à l'avenant. Tout cela signifie qu'en Europe occidentale, l'État n'est plus capable de «faire la guerre», fonction constituant pourtant sa principale attribution régalienne et le moteur de sa construction historique (selon la fameuse formule de Charles Tilly, *la guerre fait l'Etat*). Aujourd'hui, il se recroqueville sur son seul privilège pénal-carcéral. D'ailleurs, la tempête de désinformation médiatique orchestrée depuis le début de la guerre en Ukraine montre que la citoyenneté a perdu toute substance et qu'il n'importe plus d'informer des femmes et des hommes libres et responsables, mais de faire tenir tranquille une populace toujours à la veille de l'émeute ou de la révolte.

VOTRE ANALYSE DEMEURE DONC PERTINENTE?

(*Vanitas vanitatis*...) Oui: c'est celle d'un État-nation vidé de sa substance par le capitalisme du désastre, de sociétés postnationales soumises à une violence intérieure qui n'est plus canalisée par le monopole étatique désormais caduc. S'il en était encore besoin, la guerre en Ukraine et les décisions qu'elle a engendrées (en particulier les sanctions dont nous sommes les premières victimes) démontrent que les États européens ne se préoccupent plus du bien-être de leurs peuples, que leurs élites politiques sont aspirées par la dynamique du capitalisme global et par ceux qui en détiennent les leviers de commande. Fernand Braudel le dit: «le capitalisme ne triomphe que lorsqu'il s'identifie avec l'État, qu'il est l'État». De plus, sa régulation ne passe plus par l'État(-provi-

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.
Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.
Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.
Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.
It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

dence), mais par la guerre (*welfare* —> *warfare*), que celle-ci soit intérieure ou contre un ennemi désigné par l'appareil médiatique (Russie *in casu*). Il importe de bien garder cette réalité à l'esprit et d'en faire le point de départ de tout effort de compréhension des mécanismes du monde actuel: dans le cadre du capitalisme global l'*Etat-coquille-vide* n'est plus le sujet de la guerre, il n'en est plus que le théâtre (le décor pourrait-on dire), l'espace géographique où se déroulent les affrontements. Si on s'efforce de l'étudier au-delà du bruit médiatique, la guerre en Ukraine nous dévoile ce nouvel état de fait.

POURTANT CE CONFLIT MARQUE LE RETOUR DE LA GUERRE ENTRE ÉTATS, N'EST-CE DONC PAS CONTRADICTOIRE DE DIRE QUE L'ÉTAT N'EST PLUS LE SUJET DE LA GUERRE?

Non, et cette question me permet de préciser mon propos. Schématiquement, on peut dire que jusqu'au 24 février 2022, beaucoup d'analystes (moi-même y compris) considéraient que la *guerre infra-étatique* représentait le risque majeur en Europe: à savoir, 1) des affrontements de niveau moléculaire (attentats-suicide, attaques à la machette, fusillades) 2) se déroulant en dessous du seuil technologique, 3) mettant aux prises des groupes armés, des gangs et des cellules terroristes, 4) se finançant via le trafic de drogue et les autres canaux de l'économie grise. En d'autres termes, une représentation découlant directement du constat de Martin Van Creveld:

> «Les armements modernes sont devenus si coûteux, si rapides, aveugles, impressionnants, encombrants et puissants qu'ils entraînent à coup sûr la guerre contemporaine dans des voies sans issue, c'est-à-dire dans des milieux où ils ne fonctionnent pas». (*La transformation de la guerre*, p. 52).

Comme je l'ai dit au début, le déclenchement de la guerre en Ukraine est venu bouleverser cette image de la menace en nous laissant penser à un *retour de la guerre conventionnelle en Europe* (batailles entre armées régulières, engagements de chars, artillerie, aviation et missiles à longue portée, spectre de l'emploi d'armes nucléaires tactiques). Cependant, en y regardant plus attentivement, la réalité des combats n'est pas aussi évidente. Certes, la guerre conventionnelle est bel et bien présente côté russe, avec une armée disciplinée, bien équipée, bien commandée, pratiquant la manœuvre interarmes. Côté ukrainien en revanche, la situation est beaucoup plus floue, l'armée régulière de conscription était déjà en déliquescence avant l'éclatement du conflit, contraignant ainsi, dès le début de la guerre, le gouvernement Zelensky à s'appuyer sur les groupes paramilitaires, en particulier les sinistres bataillons Azov dont les exactions sur les populations civiles sont désormais bien connues. Néanmoins, ce sont eux qui représentent, à ce moment-là, les seules véritables forces combattantes sur lesquelles l'État ukrainien «défaillant» (rete-

nons ce terme) peut s'appuyer pour affronter l'offensive russe.

Précisons encore que ces unités ne sont pas dépendantes de l'État ukrainien, elles disposent de leur propre mode de financement basé sur les trafics et le racket mafieux des populations locales qu'elles n'hésitent pas non plus à utiliser comme bouclier humain. Elles sont toutefois complètement décimées dans les combats autour de Marioupol et des aciéries Azovstal. À partir de ce moment, il faut considérer qu'elles cessent d'exister en tant que troupes constituées. Aujourd'hui, après les effrayantes saignées humaines subies par les troupes ukrainiennes, ce sont des mercenaires qui semblent porter le poids des combats, mais, surtout, reprennent le rôle de prédateur exercé auparavant par les bataillons Azov. Ces éléments mercenaires ne sont évidemment pas payés par l'Ukraine qui n'en a pas les moyens, mais par le complexe militaro-médiatique américano-OTAN — le capitalisme est à la manœuvre! On peut donc d'ores et déjà avancer qu'à l'heure actuelle, un État affaibli (*défaillant*) — l'Ukraine en l'occurrence — n'est plus capable de faire la guerre avec ses propres forces nationales. Il se trouve obligé de faire appel à des forces extérieures qu'il ne contrôle pas. On rejoint donc notre constat précédent sur l'incapacité de l'État-nation à faire la guerre.

Ouvrons une parenthèse pour relever combien on retrouve ici le scénario de la guerre de Trente Ans (1618-1648) où ce ne sont pas les rois et les monarques de l'époque, mais les entrepreneurs militaires (Wallerstein, Tilly, Saxe-Weimar notamment) qui décident de la guerre en prenant appui sur le premier «système financier transnational» — la Banque d'Amsterdam. Là aussi, les armées mercenaires «vivent sur le pays», pillant et mettant à sac quasiment toute l'Europe centrale. La longévité de cette guerre s'explique également pour cette raison: dans une Europe sortant de l'économie féodale et entrant dans ce qu'on appelle le «premier capitalisme», l'entrepreneuriat militaire rapporte de juteux bénéfices.

ALORS, ASSISTE-T-ON (OU NON) AU RETOUR DE LA GUERRE CONVENTIONNELLE EN EUROPE?

Certainement, mais cette affirmation nécessite quelques explications parce que si *retour de la guerre conventionnelle* il y a, il faut s'empresser de dire qu'il s'agit d'une *guerre conventionnelle NG* (nouvelle génération) dans laquelle, côté ukrainien, les forces paramilitaires et mercenaires chargées de défendre le pays se révèlent plus dangereuses pour les Ukrainiens que l'armée russe qui les attaque. Dès lors, les paramètres suivants semblent se dégager concernant cette «guerre conventionnelle de nouvelle génération»: 1) à la base, un État affaibli (*défaillant*) qui n'est plus capable d'assurer sa défense au moyen de ses forces armées nationales, 2) qui doit faire appel à des *forces irrégulières*, paramilitaires et mercenaires,

3) celles-ci «vivant sur le pays» via le racket et la prédation 4) et massivement financées, équipées par le capitalisme global.

Il apparaît d'ailleurs que l'Ukraine n'est en rien un précurseur en la matière: au début de la guerre en Syrie (2011), c'est l'intervention des irréguliers du Hezbollah libanais qui sauve de l'effondrement l'État affaibli de Bachar El Assad. De même, le cas de l'Azerbaïdjan pointe une situation similaire: c'est grâce aux armes et aux mercenaires mis à disposition par la Turquie ainsi qu'aux contingents de combattants arabo-musulmans, le tout payé par la rente pétrolière azérie, que ce pays parvient à engranger les succès que l'on sait au Haut Karabagh. Or, malgré toutes leurs différences, tant l'Ukraine, la Syrie de Bachar que l'Azerbaïdjan ne sont pas des États forts. Aucun ne peut s'appuyer sur une forte cohésion sociale établie ni une économie prospère dont les bénéfices profitent à l'ensemble des citoyens. Aucun de ces pays ne dispose non plus d'une véritable élite politique nationale sur laquelle l'appareil étatique peut s'appuyer; le pouvoir y est détenu par des clans ou des cliques mafieuses cherchant avant tout à accaparer les richesses pour leur seul profit.

EN DÉFINITIVE POUR LES UKRAINIENS, C'EST «UNE GUERRE DANS LA GUERRE»?

Oui, et ce n'est pas étonnant si l'on suit la grille de lecture du Léviathan de Hobbes: en l'absence de l'État, c'est la *guerre de tous contre tous*… qui, à l'âge du capitalisme global, peut durer indéfiniment parce qu'elle représente un business très lucratif — d'où le concept de «capitalisme du désastre». Autrement dit, conduite par des combattants provenant d'unités paramilitaires et mercenaires, cette belligérance NG est «sans limites»; les civils censés être défendus deviennent l'objectif principal des groupes armés susmentionnés et l'effort de guerre est financé par le capitalisme global dans sa déclinaison «désastreuse». Une telle guerre ne respecte pas les distinctions civil/militaire, front/arrière, guerre/crime. Elle est *mixte*: à la fois conventionnelle sur le champ de bataille, criminelle dans son fonctionnement, terroriste dans ses actes et visant les populations. Relevons combien on retrouve les caractéristiques de la guerre infraétatique décrites précédemment.

REVENONS À LA QUESTION INITIALE, L'AUTODÉFENSE A-T-ELLE ENCORE SA PERTINENCE DANS UN TEL ÉTAT DE CHAOS ET DE DÉSORDRE, DE GUERRE SANS LIMITES?

Plus que jamais! en particulier dans une Europe occidentale incapable de se défendre, où le schéma ukrainien risque fort de se reproduire. Car, si l'État n'est plus le sujet de la guerre, alors c'est l'individu lui-même qui le devient (d'où l'autodéfense). En outre, cet individu n'est plus un citoyen, mais un «homme nu» dépouillé de toute protection, sans cité (*a-polis*) et susceptible d'être mis à mort aussi

bien par la police que par les gangs ou les acteurs précités de la guerre NG sans limites. Pour cet *homme nu* dès lors, l'autodéfense représente le seul horizon en termes de liberté et de sécurité résiduelles, le dernier moyen de conserver quelques bribes de ce statut *d'animal politique* que lui conférait auparavant la citoyenneté en armes (la *polis* hoplitique).

Précisons que la notion d'autodéfense entendue ici dépasse le cadre de la simple technique de combat à mains nues. Elle représente *l'envers de la légitime défense* parce que ce n'est pas un concept juridique protégeant le citoyen, mais un *état de fait*, une tactique défensive, une réaction de survie. En ce sens, elle constitue l'ultime barrage des bannis et des proscrits contre la violence qu'ils subissent. Pour eux, elle est le moyen de se re-construire, de re-devenir des personnes humaines et non plus seulement des corps (*homo sacer*) que l'on peut violenter à merci. La philosophe Elsa Dorlin parle à cet égard de l'édification d'une «éthique martiale de soi» à travers des pratiques que l'individu désarmé et sans citoyenneté utilise pour se protéger physiquement des agressions. Et, compte tenu du chaos généralisé et de l'effondrement se profilant à l'horizon des sociétés européennes, dans le sillage de la guerre en Ukraine, il importe d'insister sur cette fonction re-constitutive de l'autodéfense. *Se défendre c'est exister*: les insurgés du ghetto de Varsovie en sont un exemple emblématique!

Précisons toutefois que, même dans ce scénario de re-*empowerment*, la marge de manœuvre de l'*homo sacer* reste très étroite. C'est pourquoi, la mise en perspective des événements (selon la méthode du temps long historique), c'est-à-dire le *récit* y occupe une place stratégique. Celui-ci permet de définir un espace, une réalité «alternative» au narratif imposé par le complexe militaro-médiatique du capitalisme global. Ce récit minoritaire, Éric Werner propose de l'articuler sur le triptyque *autonomie–crise–proximité* en réponse à celui du discours dominant, *insécurité–crise–résilience*; pour mémoire, cette dernière notion ne signifie pas *résister*, mais «accepter docilement son sort, aussi mauvais soit-il»!

Autonomie, proximité, autodéfense comprise comme «défense au plus près» vont, selon toute vraisemblance, constituer les nouveaux repères dans un monde européen où la guerre en Ukraine marque la fin ultime du cycle historique occidental: «Le temps de révolutions est clos, nous vivons celui de l'extermination et, par ricochet, celui de la survie et de l'autodéfense. C'est l'ère des poches d'autonomie.» + Bernard Wicht, *Vers l'autodéfense, Le défi des guerres internes*, Jean-Cyrille Godefroy, 2021.

NOTE

1. Voir Éric Werner: «Tous contre tous: guerres internes, état des lieux», AP312 | 21/11/2021.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 18 au 24 septembre 2022

Les incontournables de la semaine sélectionnés par Slobodan Despot

Douce France. Douzes villes françaises figurent dans un classement de 453 villes du monde évaluées selon le critère «sécurité» par les voyageurs qui les visitent. Dans les lieux sans soucis, on trouve les Émirats, la Suisse ou les Pays-Bas. La France arrive globalement troisième… depuis la fin. Seuls le Brésil et l'Afrique du Sud sont plus dangereux. À part Strasbourg, classée 166e, les villes françaises font figure de cours des miracles:

> «Paris n'est classée que 350e, derrière Medellín (Colombie — 316e) ou Karachi (Pakistan — 326e). Marseille et Nantes font pire, en étant respectivement classées 388e et 407e. La capitale des ducs de Bretagne se place même juste derrière la capitale colombienne, Bogota (406e). De leur côté, Toulouse et Bordeaux ne font pas beaucoup mieux (282e et 272e). Enfin, Lyon obtient la 293e place du classement.»

Chez l'Aviateur chinois. Laurence Guillon, qui consigne sans répit la chronique de sa vie dans sa «patrie spirituelle», raconte dans son blog une soirée dans un club branché de Moscou, l'«Aviateur chinois». Cela se passe justement en ces jours de suspense et de mobilisation. Les balalaïkas alternent avec les succès sud-américains et le rock and roll. Cependant que les moins mobilisables et aptes au combat se démènent, affolés, pour quitter leur pays, une autre jeunesse russe se réunit et chante en regardant le destin droit dans les yeux. «C'est un truc tenace que la vie et le goût qu'on en a…», conclut Laurence avec une folle envie de danser.

Rien à déclarer? Les douaniers US ne se gênent pas pour pomper à votre insu les données de vos appareils portables. Ils ne demandent même pas la permission du juge, et ne ciblent pas les «individus à surveiller» en particulier. Des dizaines de milliers de citoyens sont détroussés de leur vie privée au hasard lors de leur passage dans les aéroports ou les postes-frontière. Les parlementaires eux-mêmes en tombent des nues!

> «Cela a attiré l'attention du Congrès qui s'étonne de ce que le gouvernement fera de cette immense masse d'informations. Ces données, alors qu'elles proviennent de personnes qui ne sont soupçonnées d'aucun crime, sont conservées pour une période de 15 ans.»

Roman catastrophe. Un sulfureux rapport de la RAND Corporation, daté de janvier 2022, circule ces derniers temps sur les réseaux sociaux. Cyniquement, on y étudie comment l'affaiblissement délibéré de l'Allemagne pourrait renforcer les États-Unis. Le think tank a dénoncé ce rapport comme un «fake», mais il n'est pas interdit de l'apprécier comme une œuvre de fiction. On peut y lire notamment ceci (dans la perspective d'un ***éventuel*** conflit économique avec la Russie):

> «Même si la restriction des fournitures russes reste limitée à 2022, ses conséquences vont s'étendre sur plusieurs années, et les pertes totales pourraient atteindre les 200-300 milliards d'euros. Cela ne va pas seulement infliger un coup dévastateur à l'économie allemande, mais toute l'économie de l'UE va inévitablement s'effondrer… L'euro va inévitablement, et de manière sans doute irréversible, tomber sous la parité avec le dollar. Une baisse abrupte de l'euro entraînera son dumping global. Il deviendra une devise toxique et tous les pays du monde réduiront leur part de réserve en euros. Ce vide sera prioritairement comblé par le dollar et le yuan.»

Toute ressemblance avec une situation réelle serait évidemment fortuite. Le

résumé exécutif (en anglais) de ce document frelaté peut être consulté ici. A noter qu'il a été publié par le journal suédois Nya Dagbladet.

Mobilisation! Andreï Martyanov est un ex-officier soviétique et un analyste militaire rigoureux qui se trompe rarement. Avec l'humour froid et sardonique qui le caractérise, il démonte de semaine en semaine les illusions hollywoodiennes que les médias se repassent au sujet de la guerre en Ukraine. Son explication de la mobilisation russe est l'un des rares commentaires précis et raisonnables de cette nouvelle situation — mais il faut hélas le suivre en anglais.

Anatomie d'un monstre. Nos amis du Saker francophone proposent une traduction d'un essai essentiel d'Edward Snowden consacré à l'une des organisations les plus criminelles de tous les temps: la CIA. Cet État dans l'État, selon lui, est la «plaie ouverte des États-Unis», et ses procédés, une fois débarrassés de leur mythologisation complaisante par Hollywood, vous glacent le sang. Par exemple, dans le domaine des assassinats ciblés comme outils de gouvernement:

> «Si vous pensez que le cas Assange est une anomalie historique, une aberration propre à la Maison-Blanche de Trump, rappelez-vous que les meurtres de la CIA se sont succédé au fil des administrations. Obama a ordonné l'assassinat d'un Américain loin de tout champ de bataille, et a tué son fils américain de 16 ans quelques semaines plus tard, mais la fille américaine de cet homme était toujours en vie au moment du départ d'Obama. Moins d'un mois après son entrée à la Maison Blanche, Trump l'a tuée. Elle avait 8 ans.»

Casse-pompes. Une polémique un peu ridicule a éclaté en France au sujet de l'apparition du président Macron® et de Madame aux obsèques royales en baskets. Cela a habilement permis d'éviter un autre débat, non plus à 300 balles: le fait que leurs présidentielles excellences se soient rendues chez leurs premiers voisins en avion présidentiel plutôt qu'en Eurostar, comme leur évangile climatocatastrophiste l'aurait prescrit. N'importe: c'étaient peut-être des baskets, mais au moins c'étaient des Weston, vieille marque bien française aimée des présidents, comme nous le rappelle l'INA. Pas de bol: le modèle de Macron® est lui fabriqué au Portugal.

Pain de méninges

LE FASCISME NOUVEAU EST ARRIVÉ

Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau problème actuel. On nous prépare d'autres fascismes. Tout un néo-fascisme s'installe par rapport auquel l'ancien fascisme fait figure de folklore [...]. Au lieu d'être une politique et une économie de guerre, le néo-fascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une «paix» non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de microfascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier, sa salle de cinéma.

— Gilles Deleuze, février 1977.

Mère à l'enfant. Lisbonne, 13.9.2022.
Ils étaient postés au sommet d'un escalier obscur, devant un rideau de lin, au musée des azulejos. J'avais vu bien des scènes d'amour, de guerre ou de mythologie imprimées sur les carreaux de céramique, mais celle-ci était vivante, réelle, la plus émouvante et la plus délicate de toutes. J'étais tombé en arrêt, bousculé par les touristes qui montaient les marches sans rien voir d'autre que ce que leur billet d'entrée les autorisait à voir.